

Zeitschrift:	Jahrbuch der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft. Wissenschaftlicher und administrativer Teil = Annuaire de la Société Helvétique des Sciences Naturelles. Partie scientifique et administrative
Herausgeber:	Schweizerische Naturforschende Gesellschaft
Band:	159 (1979)
Artikel:	La responsabilité du chercheur face à la société et à l'homme
Autor:	Morin, Edgar
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-90765

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La responsabilité du chercheur face à la société et à l'homme

Edgar Morin

Dans ce symposium consacré à la méthode, je vais parler du problème pour lequel manque toute méthode: la responsabilité du chercheur face à la société et à l'homme.

L'absence de responsabilité scientifique et de science de la responsabilité

La responsabilité est une notion humaniste éthique qui n'a de sens que pour un sujet conscient.

Or la science, dans la conception «classique» qui règne encore de nos jours disjoint par principe fait et valeur, c'est à dire élimine de son sein toute compétence éthique, fonde son postulat d'objectivité sur l'élimination du sujet de la connaissance scientifique. Elle ne fournit aucun moyen de connaissance pour savoir ce qu'est un «sujet».

La responsabilité est donc non-sens et non-science. Le chercheur est irresponsable par principe et métier.

Du même coup, le problème de la responsabilité échappe aux critères scientifiques minimaux de contrôle qui visent à guider la distinction du vrai et du faux. Elle est livrée aux opinions, convictions, et si chacun prétend et croit avoir une conduite «responsable», il n'existe ni hors de la science, ni dans la science un critère véritable de la «vraie» responsabilité. Ainsi Einstein s'est cru profondément responsable devant l'humanité quant il a, dans un premier temps, lutté contre tous préparatifs militaires. Il s'est cru encore plus responsable devant l'humanité quand il est intervenu instamment pour la fabrication de la bombe atomique.

Il n'y a pas de sociologie de la science

L'exemple d'Einstein est éclairant. L'esprit le plus génial ne dispose pas des conditions lui

permettant de penser la science dans la société, c'est à dire de connaître la place et le rôle de la science dans la société.

Effectivement, il n'y a pas de sociologie de la science. Il n'existe que des enquêtes parcelaires sur la vie des labos et les mœurs des scientifiques, des conceptions déterministes puériles qui font de la science un pur produit de la société, voire une idéologie de classe. Une sociologie de la science devrait être plus puissante scientifiquement que la science qu'elle embrasse. Or elle est scientifiquement infirme par rapport aux autres sciences. Alors, si on ne sait pas concevoir scientifiquement le scientifique et la science, comment penser scientifiquement la responsabilité du scientifique dans la société?

D'autre part, le cas d'Einstein pose un problème sociologique plus général, celui de l'écologie des actes dont on peut formuler ainsi le principe: Un acte d'individu ou de groupe entre dans un complexe d'inter-réactions qui le font dériver, dévier et parfois inverser son sens; ainsi une action destinée à la paix peut éventuellement renforcer les chances de guerre. Inversement une action renforçant les risques de guerre peut éventuellement œuvrer pour la paix (intimidation). Il ne suffit donc pas d'avoir des bonnes intentions pour être vraiment responsable. La responsabilité doit affronter une terrible incertitude.

L'absence de science de la science

La question «qu'est ce que la science» n'a pas de réponse scientifique. L'ultime découverte de l'épistémologie anglo-saxonne est qu'est scientifique ce qui est reconnu tel par la majorité des scientifiques. C'est dire qu'il n'y a aucune méthode objective pour considérer la science comme objet de science et le scientifique comme sujet.

Les apories de la connaissance scientifique

La difficulté de connaître scientifiquement la science est accrue par le caractère paradoxal de cette connaissance:

- progrès inoui des connaissances correlatif à un progrès incroyable de l'ignorance,
- progrès des aspects bénéfiques de la connaissance scientifique correlatif au progrès de ses caractères nocifs et mortifères.
- progrès accru des pouvoirs de la science et impotence accrue des scientifiques dans la société et à l'égard des pouvoirs de la science eux-mêmes.

Le pouvoir est en miettes au niveau de la recherche, mais il est reconcentré et engrené au niveau politique et économique.

La progression de la science et la régression de la conscience

La progression des sciences de la nature entraîne des régressions qui affectent le problème de la société et de l'homme.

De plus l'hyper-spécialisation des savoirs disciplinaires a désormais mis en miettes le savoir scientifique (qui ne peut plus être unifié qu'à des niveaux de très haute, abstraite formalisation), y compris et surtout dans les sciences anthropo-sociales, qui ont tous les vices de la sur-specialisation, sans en avoir les avantages. Ainsi tous les concepts molaires qui recouvrent plusieurs disciplines sont broyés ou lacérés entre ces disciplines et ne sont nullement reconstitués par les tentatives interdisciplinaires. Il devient impossible de penser scientifiquement l'individu, l'homme, la société. Certains scientifiques ont fini par croire que leur impuissance à penser ces concepts prouvait que les idées d'individu, d'homme, de vie étaient naïves et illusoires, et ont promulgué leur liquidation. Comment alors concevoir la responsabilité de l'homme à l'égard de la société et celle de la société à l'égard de l'homme quand il n'y a plus ni homme ni société?

Enfin et surtout, le processus du savoir/pouvoir en miettes tend à aboutir, s'il n'est pas contrebattu de l'intérieur des sciences mêmes, à une transformation totale du sens et de la fonction du savoir: Le savoir est non plus fait pour être pensé, réfléchi, médité, discuté par des êtres humains pour éclairer

leur vision du monde et leur action dans le monde, mais produit pour être stocké dans des banques de données et manipulé par les puissances anonymes. La prise de conscience de cette situation arrive le plus souvent brisée à l'esprit du chercheur scientifique: Celui-ci à la fois la reconnaît et s'en protège dans une vision tryptique où sont dissociées et non communicantes: science (pure, noble, belle, désintéressée), technique (qui comme la langue d'Esope peut servir au meilleur et au pire), politique (mauvaise et nocive, qui pervertit la technique, c'est à dire les résultats de la science).

La mise en accusation du politique par le scientifique devient ainsi pour le chercheur le moyen d'éviter la prise de conscience des interactions solidaires et complexes entre les sphères scientifiques, les sphères techniques, les sphères sociologiques, les sphères politiques. Elle l'empêche de concevoir la complexité de la relation science/société et le pousse à fuir le problème de sa responsabilité intrinsèque. Un autre aveuglement symétrique consiste à voir dans la science une pure et simple «idéologie» sociale: des lors, le scientifique qui voit ainsi la science troque le mode de penser scientifique pour le mode de penser du militant au moment même où il s'agit de penser scientifiquement la science.

L'éthique de la connaissance tend à ignorer, voire à contredire l'éthique de la responsabilité sociale

Bien que la connaissance scientifique élimine d'elle-même toute compétence éthique, la praxis de chercheur suscite ou nécessite une éthique propre. Il ne s'agit pas seulement d'une morale extérieure que l'institution impose à ses employés, il s'agit plus encore d'une conscience professionnelle inhérente à toute professionalisation, il s'agit d'une éthique propre à la connaissance, qui anime tout chercheur qui ne se considère pas comme un simple fonctionnaire: C'est l'impératif: connaître pour connaître. L'impératif de connaître doit triompher, pour la connaissance, de tous interdits, tabous, qui la limiteraient. Ainsi la connaissance scientifique, depuis Galilée, a victorieusement surmonté les interdits religieux. Or l'éthique de connaître tend d'elle-même, chez le cher-

cheur sérieux, à prendre la priorité, à s'opposer à toute autre valeur, et cette connaissance «désintéressée» se désintéresse de tous les intérêts politico-économiques qui utilisent eux, en fait, ces connaissances.

Pas de solutions, des voies

Le problème de la responsabilité du chercheur face à la société est donc celui d'une tragédie historique et son retard terrible par rapport à l'urgence le rend d'une urgence encore plus grande.

Mais il serait tout à fait illusoire de croire qu'une solution puisse être magiquement trouvée. Il faut au contraire insister sur le contre-effet de deux illusions: L'illusion qu'il existe une conscience politique fondée scientifiquement qui puisse guider le chercheur. Toute théorie politique qui se prétend scientifique, monopolise la qualité de science et révèle par là même son anti-scientificité. L'illusion qu'une conscience morale suffit pour que l'action qu'elle déclenche aille dans le sens de sa visée. L'écologie de l'action nous montre que nos actions, une fois entrées dans le monde social sont entraînés dans un jeu d'interactions/retroactions où elles sont détournées de leurs sens, parfois prenant un sens contraire: Exemple d'Einstein déjà cité. Il nous faut donc tenter de dépasser, et le splendide isolement, et l'activisme borné.

Ici, pas de solutions, des voies:

a) Une prise de conscience critique.

Le scientifique doit cesser de se prendre pour Moïse (Einstein), Jérémie (Oppenheimer), mais ne doit pas se voir en Job sur son fumier. Bien que les pesanteurs bureaucratiques soient énormes au sein de l'institution scientifique (française, non suisse bien entendu), il faut que le milieu scientifique puisse mettre en crise ce qui lui semble évident.

b) La nécessité d'élaborer une science de la science.

La connaissance de la connaissance scientifique comporte nécessairement une dimension réflexive. Cette dimension réflexive ne doit plus être renvoyée à la philosophie. Elle doit venir de l'intérieur du monde scientifique, comme nous le montre bien le professeur Pilet. Les travaux divers de Popper, Kuhn, Feyerabend, Lakatos ont pour trait commun

de montrer que les théories scientifiques, comme les icebergs, ont une part immergée énorme qui n'est pas scientifique, et qui est la zone aveugle de la science, mais indispensable au développement de la science. La pensée d'Adorno et de Habermas nous rappelle que l'énorme masse du savoir quantifiable et techniquement utilisable n'est que du poison, s'il est privé de la force libératrice de la réflexion.

Il nous faut aller vers une conception enrichie et transformée de la science (laquelle évolue, comme toutes choses vivantes et humaines) où s'établisse la communication entre objet et sujet, entre anthropo-sociologie et sciences naturelles. C'est alors que pourrait se tenter la communication (non unification) entre «faits» et «valeurs»: pour qu'une telle communication soit possible, il faut d'une part une pensée capable de réfléchir sur les faits et les organiser pour en avoir une connaissance, non plus seulement atomisée, mais molaire, et d'autre part une pensée capable de concevoir l'enracinement des valeurs dans une culture et une société.

Le problème de la conscience (responsabilité) suppose une réforme des structures de la connaissance elle-même.

Ainsi donc le problème n'a pas de solution, aujourd'hui.

Il peut vous sembler que je vous présente un tableau désespéré, que j'introduise un doute généralisé qui détruisant le roc solide des convictions, doit entraîner un pessimisme démoralisateur et dévastateur. Mais ce serait oublier qu'il est nécessaire de désintégrer les fausses certitudes et les pseudo-réponses lorsqu'on veut trouver les adéquates réponses. Ce serait oublier que la découverte d'une limite ou d'une carence dans notre conscience constitue déjà un progrès fondamental et nécessaire pour cette conscience.

Il serait vraiment naïf que des scientifiques attendent et espèrent en une solution magique. Nous devons comprendre que la notion de responsabilité du scientifique nous constraint à être responsable de l'usage du mot responsabilité, c'est à dire nous fait obligation d'en révéler les difficultés et la complexité.

Nous n'avons pas encore(?) de solution. En attendant, nous devons vivre et assumer un polytheisme des valeurs. Mais, à la différence du polytheisme inconscient (où le chercheur

qui obéit dans son labo à l'éthique de la connaissance se mute brusquement, hors labo, en amant jaoux, époux égoïste, père brutal, chauffeur hystérique, citoyen borné, et se satisfait politiquement d'affirmations qu'il rejette avec mépris si elles concernaient son champ professionnel), le polythéisme doit devenir conscient.

Nous servons au minimum deux dieux, complémentaires et antagonistes: le dieu de l'éthique de la connaissance, qui nous dit qu'il faut tout sacrifier à libido scienti, et le dieu de l'éthique civique et humaine. Or le Dieu de la connaissance illimitée doit savoir que l'arbre de la connaissance scientifique risque de s'écrouler sur nos têtes, sous le poids de ses fruits, et écraser Adam, Eve et le malheureux serpent.

Il y a certes une limite à l'éthique de la connaissance. Mais elle était invisible a prio-

ri et nous l'avons franchie sans le savoir. C'est la limite où la connaissance apporte en elle la mort généralisée.

Alors, une seule chose nous reste aujourd'hui: c'est de résister aux pouvoirs qui ne connaissent pas de limites, et qui déjà dans une très grande partie de la terre, musèlent et controlent toutes connaissances, sauf la connaissance scientifique technique utilisable par eux parce que celle-ci, précisément, est aveugle sur ses activités et son rôle dans la société, aveugle sur ses responsabilités humaines.

Adresse de l'auteur:

Prof. Edgar Morin
Centre d'Etudes transdisciplinaires, Ecole des Hautes
Etudes en Sciences Sociales
44 rue de la Tour
F-75016 Paris